

Études littéraires africaines

Littératures francophones en Afrique - Bilan et perspectives de la recherche en Allemagne et en Autriche. Rapport sur les travaux présentés au Congrès des Franco-Romanistes allemands, Mayence, 23 au 26 septembre 1998



Katharina Städtler

Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042100ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042100ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Städtler, K. (1999). Compte rendu de [*Littératures francophones en Afrique - Bilan et perspectives de la recherche en Allemagne et en Autriche. Rapport sur les travaux présentés au Congrès des Franco-Romanistes allemands, Mayence, 23 au 26 septembre 1998*]. *Études littéraires africaines*, (7), 32–36.
<https://doi.org/10.7202/1042100ar>

partenaire progressiste et tolérant. S'il écrit, n'est-ce pas pour prôner et défendre ce toujours fragile équilibre entre "les valeurs positives de nos sociétés", l'unité africaine et la nécessaire adaptation au monde moderne ? Cependant qu'il avoue écrire surtout pour "communiquer".

Tandis que Chamoiseau et Rachid Mimouni indiquent au contraire les limites de la communication entre les langues.

"Quelquefois, il n'y a pas de correspondance. Les mots français n'existent pas parce que les pratiques n'existent pas" se plaint Mimouni, tandis que Kourouma s'échine à expliquer que le concept de l'âme en malinké est très différent de celui de l'âme en Occident... De toutes façons, affirme Chamoiseau, "il n'y a pas de transparence dans la communication culturelle entre les peuples", il cite Glissant qui parle d'opacité acceptée, et il conclut : "accepter l'autre signifie accepter ce qu'il y a d'irréductible en lui. L'accepter sans même se poser de questions. Je crois que désormais, on peut jouer avec les notes, les traductions, les parenthèses, et les voir comme un jeu littéraire, musical, poétique, et non comme un processus de clarification du texte".

Ceci nous mène loin et même dans un certain nombre de contradictions, phénomène si fréquent chez nos écrivains (qui ne sont pas forcément philosophes) que nous ne nous y attarderons pas.

"Soyez polyglotte, écrivez en belge, c'est l'avenir", s'écrie J.-P. Verheggen. Si cette proclamation provoque l'indignation des uns et la risée des autres, elle permet au moins, avec l'ensemble de ces entretiens en général très sérieux et parfois douloureux, de fonder un nouveau statut des langues, sur le droit de toutes à l'existence, sur leur "processus d'harmonisation et de mise en contact" (Chamoiseau), sur la fonction du langage chez "l'écrivain étranger professionnel"... qui est condamné à chercher cette autre langue ou troisième langue qui lui appartient en propre, participant ainsi de cette expérience des limites, avancée dans les territoires du visible et de l'invisible, qui s'appelle Littérature", conclut Lise Gauvin, si joliment.

■ Lilyan KESTELOOT

■ *LITTÉRATURES FRANCOPHONES EN AFRIQUE - BILAN ET PERSPECTIVES DE LA RECHERCHE EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE. RAPPORT SUR LES TRAVAUX PRÉSENTÉS AU CONGRÈS DES FRANCO-ROMANISTES ALLEMANDS, MAYENCE, 23 AU 26 SEPTEMBRE 1998*

L'objectif de la section "africaine" était de réfléchir sur l'état actuel de la recherche en matière de littérature francophone d'Afrique Noire et du Maghreb, matière en voie de s'établir comme objet d'enseignement et de recherche au sein de la "Romanistik" allemande et autrichienne. De nombreux chercheurs germanophones ont participé aux travaux, dont les professeurs Riesz et Lüsebrink, représentants notoires de la nouvelle branche en Allemagne ; on s'est également réjoui de l'intervention de trois hôtes

africains (Bazié, Bisanswa, Gbanou) qui poursuivent leurs recherches dans des universités allemandes (Bayreuth, Bremen) et de celle de Mme Burtscher-Bechter de l'université d'Innsbruck. La grande majorité des intervenants provenaient des groupes de recherches du "Sonderforschungsbereich 214 : Identität in Afrika" (Projet universitaire de recherche 214 : Identité en Afrique) qui a fonctionné à l'Université de Bayreuth de 1982 à 1997.

János Riesz (Bayreuth), pionnier de littérature francophone africaine en Allemagne, a ouvert la série des débats avec la comparaison littéraire de deux romans, *Les Flamboyants*. (1976) de Patrick Grainville (Prix Goncourt 1976) et *La vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi. Ces romans, si semblables par leurs sujets et par leurs écritures, font-ils partie d'un seul discours sur l'Afrique, d'un même "champ littéraire tropical" (Georges Ngala), partagent-ils le même public ? Pour répondre à ces questions soulevées par la critique, Riesz a analysé les rapports entre les deux textes sous quatre aspects qui définissent, d'après lui, la relation entre textes français et textes africains sur l'Afrique : "occupation" du référentiel africain par la littérature française (qui de cette façon continue la tradition coloniale) ; division du travail d'énonciation ; complémentarité des visions ; concurrence des livres sur le marché. On peut en effet se demander dans quel champ littéraire les auteurs visaient à s'insérer. A travers une lecture serrée du para-texte (avant-propos, dédicaces, avertissement) où les auteurs définissent chacun la place de son texte dans le système des genres littéraires et par rapport au "champ littéraire tropical", Riesz est venu à se demander si chez Grainville, la recherche forcée d'une écriture "tropicalisante", c'est-à-dire favorisant la description du non-Européen, ne pêche pas par excès. Malgré les assertions contraires, Grainville n'arriverait pas à réaliser une écriture "tropicalisante" qui diffère essentiellement de celle de l'exotisme littéraire. Il se distinguerait aussi, de façon significative, de l'écriture de "l'intérieur" de l'Afrique telle qu'elle est pratiquée par Sony Labou Tansi.

Tout comme il s'avère difficile, voire impossible, de définir un "champ littéraire tropical", on ne peut parler de "littérature africaine" sans se poser certaines questions. Justin Kalulu Bisanswa (Bukavu/Bayreuth) est revenu au degré zéro des études de la littérature dite "africaine" dans sa communication intitulée "Littérature africaine et fétichisme du signifié". Dans un premier temps, il a présenté le vaste panorama des critères "scientifiques" (race, pays d'origine et nationalité de l'auteur, rapport écrivain-peuple, nationalisme, anti-colonialisme) qui dominent les analyses littéraires dans les travaux récents. Ces critères, empruntés à l'histoire et à la géographie, traduisent l'intérêt biographique et anthropologique des critiques littéraires qui, selon Bisanswa, oublie que l'écrivain africain est aussi artiste. Son écriture n'est pas perçue sous l'angle de la différence esthétique, mais classifiée suivant des concepts culturalistes (traditionaliste, technique, animiste, etc.), historiques et/ou intertextuels

("influences", sources et modèles oraux et écrits). Dans une analyse du roman *Monné, outrages et défi* (1990) de l'auteur ivoirien Ahmadou Kourouma, Bisanswa a présenté ensuite une lecture de la différence : l'énonciation africaine reprend les énoncés européens pour les détourner, les détruire, les renverser, en se servant d'une rhétorique particulière fondée sur l'humour et l'ironie. L'Européen qui ne regarde que du côté de la réalité (souvent morose) africaine manquera inévitablement la singularité du discours africain, discours qui définit un autre rapport entre le Moi et le Monde que celui qu'on est habitué à voir dans les mass media. Pierre Halen (Metz) a constaté que la perspective culturaliste prévaut également dans la critique littéraire africaine. Elle fournit une axiologie à la fois critique et morale, où l'on voit souvent couplés l'anticolonialisme et le "respect des cultures". Aujourd'hui, le concept de différence lui semble retors. Dans le contexte des attaques par exemple d'un Béji, Halen a proposé une relecture de l'ouvrage de Paul Lomami-Tshibamba, *Ngando* (1948), où il a montré comment la perspective culturaliste a orienté la réception coloniale et anticoloniale du livre. Susanne Gehrman (Bayreuth) a ensuite analysé le caractère hybride de deux autres nouvelles du même auteur, *La récompense de la cruauté* (Kinshasa 1971). Elles s'inscrivent dans le projet d'une réécriture de l'histoire en tant que réappropriation du discours sur la colonisation. L'auteur utilise des éléments narratifs (récit fantastique, allégorie, conte oral) qu'il superpose sur un fonds historique réel : celui de la société coloniale du Congo Belge avec ses clivages culturels, sociaux et politiques. Ainsi, *N'Gobila des Mswata et Mistantèle* met en question le mythe de la conquête pacifique des territoires congolais à l'époque de Stanley. Dans *La récompense de la Cruauté*, le problème de l'altérité se pose de façon allégorique par la rencontre insolite de la société coloniale avec une monstrueuse créature aux traits humains. L'anéantissement de l'Autre provoque une apocalypse, signe le destin de la société représentée. Cependant, il faut se détromper : les néologismes (négriture, négritisme, noirisme), l'identification raciale (*Encres noires*) ou encore le "compliment" de "l'admirable négritification du style" ne définissent pas non plus l'écriture "africaine". Africaniser la littérature en langue française, c'est "user et abuser de cette langue", "la casser", faire valoir la "ruse d'écriture" pour inventer la langue dont on a besoin pour se dire. Dans son intervention, Selom Gbanou (Lomé/Bremen) a avancé la thèse que la nouvelle écriture africaine est hybride. L'auteur africain double son écriture en langue française par son écriture en langue africaine, et cette hybridité "n'a qu'une patrie : sa tête".

Gbanou a observé que les genres littéraires ne se prêtent pas tous au même degré à l'africanisation. Le roman et le théâtre affectionnent plus cette esthétique que la poésie moins destinée à la consommation de masse. Certains auteurs vont jusqu'à rejeter les discours d'altérité, comme l'a souligné Claudia Ortner-Buchberger (Bayreuth) dans son intervention sur les autobiographies de Patrick Chamoiseau (*Ecrire en pays dominé*,

1997) et de V.Y. Mudimbe (*Le corps glorieux des mots et des êtres*, 1994). Ces textes sont des métatextes dans la mesure où les auteurs y réfléchissent sur leurs écrits et les conditions de leurs écritures. Le discours identitaire se traduit précisément dans le refus des identités essentialistes et dans la promotion du concept des mémoires multiples en littérature et dans le discours historico-anthropologique, tout en soulignant l'importance de l'écrivain en tant qu'instance de résistance face à la domination matérielle et mentale. Le style des deux écrivains présentés produit deux types d'écrivains tout à fait différents : alors que l'Africain Mudimbe s'auto-stylise comme poète maudit, Chamoiseau s'érige en poète-quimboiseur, frère antillais du poète-barde européen.

En matière de sociologie de la littérature, deux intervenants ont analysé la réception européenne de la littérature africaine. Isaac Bazié (Bayreuth/Ouagadougou) a étudié l'histoire des "oubliés" du prix Nobel de littérature. L'Académie Suédoise a ignoré pendant des décennies les littératures dites de la périphérie, notamment la littérature africaine, mais il est nécessaire de considérer l'évolution de cette littérature, pour savoir qu'un tel reproche n'est vraiment fondé qu'à la fin des années 70. Stockholm justifie sa méfiance envers des candidats comme Senghor avec des raisons politiques. Le choix de Soyinka marque une nouvelle politique de couronnement, mais aussi la préférence de la Tigritude à la Négritude, d'une génération d'écrivains plus jeune que celle de Senghor et de Césaire.

Katharina Städtler (Bayreuth) a abordé des questions sociologiques à travers l'analyse de la réception d'une littérature nationale africaine - celle de Côte-d'Ivoire - en Allemagne. Elle a constaté un déséquilibre surprenant entre le grand nombre des traductions en allemand réalisées depuis le début des années 50 et l'intérêt très limité de la critique littéraire, journalistique et académique, qui n'a pris de l'ampleur que depuis la fin des années 1970. Pour expliquer le grand succès du premier roman d'Ahmadou Kourouma, *Le soleil des indépendances*, traduit en entier par deux fois (en Allemagne Fédérale et en RDA), Städtler avançait l'hypothèse qu'il ait répondu aux attentes d'un public tiers-mondiste avide de "témoignages". Mais Kourouma, comme l'avait déjà indiqué Bisanswa, a également pu satisfaire le besoin d'exotisme de son public grâce à sa langue parfois "baroque", pleine d'images et de tournures soi-disant "africaines". Les études littéraires allemandes ont également privilégié ce roman, alors que son auteur en a publié d'autres qui mériteraient également une analyse profonde.

La littérature maghrébine a été peu discutée. Beate Burtscher-Bechter (Innsbruck) a présenté les premiers romans policiers algériens édités en France, dus à Yasmina Khadra (*Morituri* et *Double blanc*, 1997, *L'automne des chimères*, 1998). L'action des romans se déroule dans l'Algérie en guerre d'aujourd'hui. Mais l'auteur ne s'attarde pas à donner de longues descriptions des événements ; ses évocations rapides de la guer-

re civile rappellent plutôt les photos prises au flash et ont valu à son œuvre la qualification de "polar polaroïd", technique que Burtscher-Bechter a analysé sur un fond d'observations techniques sur l'instantané de H. Cartier-Bresson et de Roland Barthes. Petra Kassler (Freiburg) s'est attachée à l'œuvre romanesque de Mouloud Feraoun, auteur kabyle algérien, précurseur la littérature des indépendances. Par réaction contre les écrivains voyageurs français, puis les Algérianistes (tout en se sentant encouragé par l'École d'Alger), Feraoun a produit des romans enracinés dans son terroir d'origine qu'on pourrait sous-titrer "défense et illusion de la culture berbère". Kassler les a interprétés comme résultant d'une ambiguïté à la recherche d'une littérature refuge, et comme une tentative de combler le fossé entre deux communautés voisines. Feraoun aurait donné une vision de l'intérieur de sa société, plus juste, plus vivante, à l'opposé de la littérature folklorique, celle de l'Autre, il a revendiqué une authentique littérature "indigène".

Deux contributions ont été consacrées à la littérature ouest-africaine récente. Ute Fendler (Saarbrücken) a parlé de la littérature et des films 90 traitant de la souffrance des individus atteints du Sida. La démarche prudente de ces médias qui se tournent vers un problème que la société africaine supporte sans pour autant le désigner par son nom, permet de briser le silence qui règne autour du Sida tout en rendant possible un début de confrontation. Si la maladie est un motif récurrent et une métaphore fréquente dans la littérature africaine, le Sida, dans les textes et films analysés, revêt une nouvelle fonction toute particulière. Sonja Lehner (Ouagadougou) a également analysé un roman de 1990, *Roughbainga*, du Burkinabé Norbert Zongo. Puisant ses sources dans la tradition orale, le roman décrit la révolte des Bwaba et des Gourounsi en 1915-16 contre le pouvoir colonial français. Tout comme Lomami Tshibamba au Congo belge, Zongo met en question les catégories et valeurs du discours colonial et historique français en y opposant la perspective de la population autochtone bwa, ce qui revient à une affirmation correcte des valeurs et normes africaines. A un autre niveau enfin, on peut lire le roman comme description de la simultanéité du non-simultané, de l'histoire coloniale et de la situation économique et politique actuelle du Burkina Faso.

A la fin des discussions, les participants ont demandé à ce que, dans une section à venir, le travail soit structuré suivant des notions théoriques et non plus d'après le principe de la provenance géographique des auteurs, mettant de cette manière en pratique la critique qu'ils avaient formulée auparavant.